Les vestiges du jour[1] ou un cas de névrose obsessionnelle

Nicolas Floury

[1] Le titre original, en anglais, n'est autre que *The Remains of the Day*.

Nous voudrions considérer ici le très beau film de James Ivory, *Les vestiges du jour*, tiré du livre éponyme de Kazuo Ishiguro, et réalisé en 1993, mais sous un angle un peu particulier. Il nous semble, en effet, qu'il s'agit là d'une mise en scène extrêmement précise de ce que peut être un sujet obsessionnel. La *doxa* du jour, certes, avec l'apparition de la catégorie de « troubles obsessionnels compulsifs », nous contraint à considérer l'obsessionnel comme une personne assaillie par le doute, la compulsion, les rituels, les tics, etc., mais il ne s'agit là, au fond, que d'une série de symptômes, d'ailleurs plus ou moins présents, plus ou moins manifestes, et qui ne fomente alors qu'une phénoménologie un peu plate de ce dont il s'agit réellement. Dans *Les vestiges du jour*, *a contrario*, nous avons, nous semble-t-il, comme un accès direct à l'être d'un sujet obsessionnel. C'est donc d'une sorte d'ontologie du sujet obsessionnel dont il va ici s'agir.

Le personnage central – tout le film ne sert au fond qu'à mettre en relief son si particulier être-au-monde –, le majordome James Stevens, se révèle être en effet un exemple caractéristique de ce que peut être le choix de la névrose obsessionnelle pour un sujet. Telle est du moins notre hypothèse. Disons-le d'emblée, il s'agit pour un tel sujet, ni plus ni moins, que *de modeler son désir sous l'incessante demande de l'Autre*. Quel est le but ? Simplement de dissimuler, de faire disparaître, de mortifier le plus possible son propre désir. Autrement dit, il s'agit à tout prix, pour le névrosé obsessionnel, de ne strictement jamais y être. Autant vous dire qu'un tel sujet, toujours, ne s'avance qu'extrêmement masqué.

Pour mettre notre opinion en perspective, et dans un souci de clarté, nous procéderons de la manière suivante : nous donnerons des clefs susceptibles de donner accès à la forme de ce qu'est l'être d'un sujet obsessionnel, des traits extrêmement généraux, visant à l'universel, mais que nous mettrons systématiquement en lumière grâce à l'exposition qui nous est donnée de la vie de Stevens. Nous donnerons ainsi, nous l'espérons, un peu de chair aux concepts, une once de chaleur à leur froideur stellaire, introduisant chaque fois un grain de singularité. À l'inverse exact de l'obsédé, nous tenterons de viser le plus possible à la prise en compte des sensations, nous méfiant avec vigueur du signifiant, et plaçant ainsi le désir toujours bien loin devant la demande.

Il va de soi que James Stevens – Anthony Hopkins, brillantissime dans le rôle – est un être particulièrement sensible à la moindre demande de l'Autre, que d'ailleurs bien souvent il anticipe, et toujours avec pertinence, ce qui fait de lui un parfait majordome. Il incarne même, s'il en est, le type même du Majordome. Quoi qu'il en soit, quand il s'agit de la *demande*, tout va pour le mieux pour lui. Stevens aime obéir, qu'on lui dise ce qu'il doit faire. Il sait déléguer à merveille pour que le personnel dont il a la charge s'affaire toujours efficacement et promptement. Il aime éperdument son métier. Ce n'est ainsi jamais lui qui se trouve à l'origine de son comportement. C'est le discours du maître, littéralement, qui le lui dicte – du moins peut-il alors le faire croire, et même, surtout, se le faire croire. Le métier de majordome est, en effet, l'un de ces emplois où un nombre de règles extrêmement codifiées régit tout un ensemble de protocoles qu'il faut méticuleusement respecter, où aucune fausse note n'est acceptée : le rôle est défini dans ses moindres détails, et le maître-mot n'y est autre que « respect et dignité ». Il y a des règles, immuables, définies d'éternité, et il faut les suivre, quel que soit leur bien fondé. Il va de soi que l'on ne se retrouve pas à exceller dans ce genre de métier par hasard. James Stevens s'y trouve, quoi qu'il en soit, comme un poisson dans l'eau.

La chose néanmoins se complique bien vite lorsqu'il s'agit pour lui du *désir* de l'Autre. Désir qu'il fait d'ailleurs tout pour éviter, pour ne jamais rencontrer. Et ce sera d'ailleurs là l'élément perturbateur, qui survient à mi-chemin du film, et qui, bien entendu, comme de juste, consistera, ni plus ni moins, qu'en l'apparition du désir décidé d'une femme. Miss Kenton, l'intendante – Emma Thompson à l'écran –, en effet, s'éprend de Stevens, et ne tarde pas à lui déclarer explicitement sa flamme, non sans qu'il y ait eu auparavant maintes et maintes allusions, toutes teintées de la subtile discrétion propre au féminin, lorsqu'il s'agit de dire ce qu'il en est d'un désir. Il y aura ainsi un baisé presque consommé, dans une proximité enfin propice, à laquelle Stevens n'aura pour une fois pas pu échapper. Le majordome prend alors peur, se trouble, s'agite, s'énerve, met tout en œuvre pour fuir cette confrontation bien trop directe à une telle manifestation du désir d'une femme. Tout se passe en effet comme si l'Autre, quand il désirait, en voulait à son être même.

Son désir reste, et doit rester, totalement mortifié. Il restera ainsi toute sa vie un vieux garçon, gardant une mortification de son désir à l'endroit des femmes. Stevens n'est pas même l'ami des femmes, il est leur bienveillant majordome. La scène où la jeune intendante miss Kenton est en larmes, à terre, dans la chambre où Stevens pénètre, non sans hésitation, est ainsi terrifiante : le majordome reste de marbre devant le chagrin qu'il a lui-même provoqué. Aucune émotion ne sera en effet exprimée, tout restera réprimé : il n'était venu que pour lui dire qu'un objet mal placé était à remettre à sa juste place. Tout désordre peut se rectifier par un juste calcul, la bonne volonté y suffit. Pour l'obsessionnel, il faudrait qu'autrui, comme lui, puisse s'avérer n'être qu'une simple machine. Il réprime tant et tant ses affects, qu'il en vient à ne plus savoir éprouver d'empathie. Non pas qu'il ne soit pas sensible au malheur d'autrui, mais simplement que, si bien enfermé, et depuis si longtemps, dans son imprenable forteresse, une once d'empathie sitôt éclose, celle-ci sera aussitôt chassée par une sévère et constante répression. De même, aucune émotion ne sera manifestée à la mort de son père, non qu'il ne l'ait pas aimé, non qu'il n'ait rien ressenti – son trouble est palpable – mais parce que, là-encore, et de manière quasi pavlovienne, il réprimera dès leur naissance tout affect. Le train des choses doit continuer, *the show must go on* : étouffons le chagrin, nous en remettant aussitôt à la demande de l'Autre : un invité a en effet un besoin pressant d'eau chaude pour ses pieds douloureux. Et lorsqu'on s'aperçoit autour de lui de son trouble, trop profond cette fois pour être totalement masqué, et qu'on l'assaille de questionnements : « vous êtes sûr que vous

allez bien ? », la réponse n'est autre qu'un calme et plat, des plus désaffectés, « oui, parfaitement bien, je vous remercie, Monsieur. Le travail a été dur».

À force de ne jamais composer avec un franc désir, affiché comme tel, et de masquer de manière systématique ce dernier, l'obsessionnel Stevens en vient à ne plus rien y comprendre. Il ne sait plus y faire avec le désir et ne parvient plus à entendre son chant, chant que bien souvent l'on ne peut, en effet, entendre qu'entre les lignes. Seul l'énoncé compte, Stevens reste purement et simplement sourd à toute énonciation. Pour rabattre la demande sur le désir tel est en effet le lourd prix à payer. Ainsi, quand son maître lui demande à demi-mots de dire quelques paroles d'homme à homme à son filleul qui est sur le point de se marier, c'est-à-dire de lui dire quelque chose sur ce qu'il en est du désir pour un homme, Stevens ne comprendra rien, et prendra la chose à la lettre, allant jusqu'à parler au jeune homme de « la luxuriance de la nature » – jeune homme, qui, lui, être de désir, jeune fiancé, comprendra après-coup ce que Stevens ne se saura pas même lui avoir dit, qu'il s'agissait de lui dire quelque chose du fameux « éveil du printemps ».

L'obsessionnel n'est pas un psychopathe ou une personne antisociale, bien au contraire, l'autre existe bel et bien pour lui, et comme *alter ego*. Il ressent des émotions et peut se mettre aisément à la place d'autrui, c'est simplement qu'il réprime autant qu'il peut tout affect. C'est ce qui fait qu'il avance toujours masqué, qu'il est maître dans l'art de la dissimulation. Lacan parlait de « la contrebande du désir chez le sujet obsessionnel » : son désir il le fait passer en douce, sous le manteau. Le désir n'est pas chez lui absent, il est simplement caché. Miss Kenton d'ailleurs ne s'y trompe pas, en quoi elle est bien femme : « pourquoi se fait-il, Monsieur Stevens, que vous cachiez vos sentiments ? ». Elle n'est à aucun moment dupe, Stevens n'est pas un monstre froid incapable de sentiments, il doit juste prendre grand soin de sans cesse les dissimuler. Il préfère d'ailleurs bien souvent, par souci d'économie, fuir la rencontre avec son désir que d'avoir à le réprimer. Il fuit le contact des belles femmes par exemple – là encore la perspicace intendante miss Kenton le lui fera remarquer, fort bien à propos.

L'évitement permanent du désir mène néanmoins Stevens à sans cesse s'annuler lui-même. Pas de vie véritable sans désir, en effet, ce dernier étant l'essence même de l'homme. « Donner tout son cœur à son maître, c'est cela qui fait un homme comblé », dira le majordome. Maxime de vie que partageait, semble-t-il, son père, puisque ce dernier dira lors d'un repas où tous les domestiques sont réunis que « ce qui fait la grandeur d'un majordome c'est sa dignité ». Être digne, c'est-à-dire être conforme au type même du majordome, au point d'effacer l'homme sous la fonction. Lacan disait ainsi que l'évitement du désir chez l'obsessionnel pouvait aller jusqu'à son annulation pure et simple. Le but qu'est-il d'autre pour un tel sujet si ce n'est d'éviter l'angoisse de castration, angoisse qui lui est littéralement insupportable. Il va ainsi précéder l'événement en quelque sorte, en donnant sur un plateau sa castration imaginaire à l'Autre. Abnégation méticuleuse, scrupuleuse, et sublime, où le Père, le

Maître, l'Institution, ou le Parti, prévaut alors sur son être. Se faire réponse à la demande pour annuler son désir, tel est son dessein. Le but quel est-il ? C'est que jamais on ne puisse le lui reprocher, son désir. Pour lui, en effet, le désir est fantasmatiquement perçu, ni plus ni moins, que comme un terrible interdit. Il faut le masquer. L'obsessionnel, autrement dit, s'efforce de ne compter pour rien. Il vit ainsi sa vie sous le regard d'un Autre qu'il juge idéal, et à qui il donne « tout son cœur ». Cet Autre idéal, son maître en l'occurrence, pour Stevens, il le voit alors sans faille. Il est incapable de voir que l'Autre est barré, troué, qu'il manque. Plus encore, dans sa croyance en l'Autre sans faille, il ne se laisse pas même une place, ce qui serait pourtant parfaitement logique, pour se dire que cet Autre, même s'il existe, s'il consiste tel qu'il le voit, est néanmoins bien trop occupé avec son propre Autre pour pouvoir songer à lui. Quoi qu'il en veuille, le sujet obsessionnel, comme tout sujet lorsqu'il s'agit d'occuper une fonction, est parfaitement remplaçable. Tout le monde peut apprendre à répondre au plus juste à la demande, c'est affaire de volonté et de travail.

Néanmoins Stevens, parfois, ne parvient à réprimer son émotion. Un peu de vif s'échappe bien malgré lui de lui. Une émotion va alors apparaître avec force, mais à un moment, et à propos d'un objet, qui n'a rien à voir avec sa source réelle. N'ayant pu fermer lui-même les yeux de son père, ne s'étant autorisé à la moindre effusion devant le corps sans vie de ce dernier, il va néanmoins, quelques instants plus tard, fulminer alors qu'il vient simplement de laisser tomber une bouteille. Il y a là un déplacement. Qu'est-ce en effet qu'une bouteille cassée en comparaison de la mort d'un père ? La componction, la politesse souvent exquise et raffinée du sujet obsessionnel, masque parfois, par déplacement et renversement en son contraire, une bien forte agressivité. Ainsi, parfois, la coupe déborde, et c'est une explosion bruyante et féroce de vive colère qui survient. Stevens est bien dans cette position où il y a réduction du désir à la demande. Il ne ferait pas de mal à une mouche, mais à la condition que l'Autre, en échange, ne le désire pas, se contentant tout au plus de lui formuler des demandes. L'Autre doit ainsi rester, sinon prévisible, tout au moins calculable. Ce que ne peut tolérer l'obsessionnel, ce qu'il fuit par-dessus tout, c'est l'imprévu, l'événement impromptu qui surgit sans crier gare, et qui n'est bien souvent autre qu'une manifestation soudaine et spontanée d'un désir : le désir de l'Autre est des plus dangereux pour l'obsédé, qui y voit un péril pour la survie même de son être.

Tout le malheur d'un tel être est néanmoins d'être des plus conscients de la prison dans laquelle il s'est lui-même contraint à vivre. Anticipant sa propre mort pour couper court à l'angoisse qu'il a plus que tout autre de se savoir périssable, il a gelé son désir, ni plus ni moins. Il évite ainsi l'angoisse, mais en échange il ne fait que passer à côté de sa vie. En effet, il n'y fut jamais, et son dernier regard ne peut être que teinté d'une profonde et âpre mélancolie.

Ce magnifique film, *Les vestiges du jour* – titre dont on comprend désormais mieux le sens, puisqu'il s'agissait en effet d'exposer une vie passée dans une dimension d'éternité figée, de temps éternisé et mortifié, que seul permet un désir obsessionnel s'annulant magnifiquement lui-même –, occulte néanmoins un trait fondamental très souvent présent chez le sujet obsessionnel, et qui consiste à se poser la question qui est pour lui la question fondamentale : « Pourrais-je diable manquer à l'Autre ? ». Cela se traduit par des pensées qui tournent autour de sa propre mort, mettant en scène son propre enterrement. Il se demande ainsi sans relâche si ce jour-là il manquerait enfin, et à qui. Ce n'est pas de savoir si les autres peuvent lui manquer qui importe à un tel être, puisque qu'il ne manque lui jamais de rien. Ayant pris soin d'annuler en lui tout désir, la castration est pour lui fantasmatiquement impossible ; c'est de savoir s'il pourrait, lui, manquer à l'Autre qui lui importe. Stevens est-il indispensable à ses maîtres successifs ? Le film ne le dit pas. Néanmoins, le premier maître du majordome, Lord Darlington, ne lui a pas manqué le moins du monde, même s'il parle de lui avec fidélité, honorant sa mémoire, lorsqu'il croise un jeune et curieux médecin qui l'interroge sur ce dernier – mais n'est-ce pas là, une fois encore, répondre à la demande, être une personne fidèle, répondant aux idéaux codifiés de sa fonction, répondre simplement comme le veut la bienséance, l'éternelle et intemporelle bien-pensance ? Soyons réaliste : ses maîtres ne lui manquent pas, l'obsessionnel n'a jamais à en faire le deuil.